

Baaria — Italie 2009, 163 minutes

Anne-Christine Loranger

Numéro 271, mars-avril 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63608ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

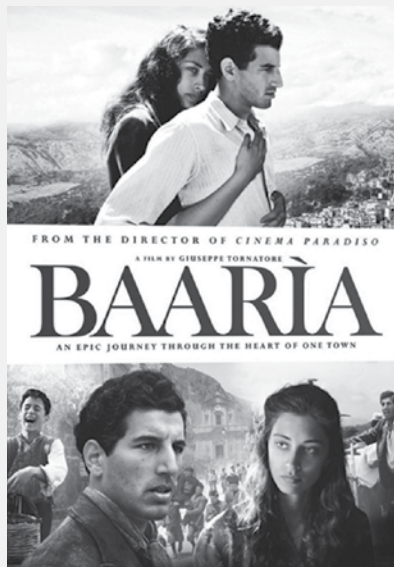
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

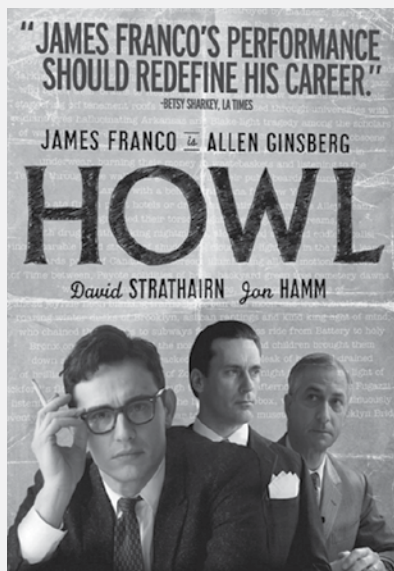
Citer ce compte rendu

Loranger, A.-C. (2011). Compte rendu de [*Baaria* — Italie 2009, 163 minutes]. *Séquences*,(271), 30–30.



SUPPLÉMENTS : Making of et scènes coupées.

■ Italie 2009, 163 minutes — **Réal.** : Giuseppe Tornatore — **Scén.** : Giuseppe Tornatore — **Int.** : Francesco Scianna, Margareth Madè, Raoul Bova — **Dist.** : Séville.



SUPPLÉMENTS : Documentaire sur la préparation et le tournage avec de nombreuses interviews.

■ États-Unis 2010, 90 minutes — **Réal.** : Rob Epstein, Jeffrey Friedman — **Scén.** : Rob Epstein, Jeffrey Friedman — **Int.** : James Franco, David Strathairn, John Hamm, Bob Balaban, Jeff Daniels, Treat Williams — **Dist.** : Métropole.

Baarià

Il y a des critiques qui font mal. Si **Cinéma Paradiso** de Giuseppe Tornatore a fait partie de votre formation d'amoureux du 7^e art, n'allez pas louer **Baarià**, son dernier film. Baarià, c'est le nom en dialecte sicilien du village où Tornatore a grandi. C'est le lieu des passions et des échecs politiques de son père, communiste convaincu, honnête et idéaliste. C'est le lieu des troupeaux en transhumance et des livraisons de lait à même la vache. C'est le lieu des luttes politiques, des amours interdites, des polices mafieuses, des guerres et après-guerre. C'est enfin pour Tornatore un lieu d'une grande nostalgie visuelle, celui d'une Sicile ruisselante d'un soleil plus mielleux que torride ainsi que de personnages presque trop pittoresques.

Le film commence sur les pas d'un petit garçon qui, au milieu d'une course effrénée à travers les rues de son village, s'envole et revoit, sur trois générations, l'histoire de ceux qui l'ont mis au monde. Malheureusement, le film s'égaré immédiatement dans un survol des multiples petites histoires qui ont peuplé la jeunesse du réalisateur. Alors qu'avec **Cinéma Paradiso** Tornatore avait su se concentrer sur la salle de cinéma du village et nous révéler, à travers l'œil du jeune Toto, des histoires de vie touchantes (et souvent muettes), le spectateur de **Baarià** est entraîné dans des méandres bavards qui lui font perdre le fil. Perte d'autant plus irritante que les interprètes sont très bons et que le film comporte des moments magistraux, tel celui du bombardement du village. Le récit aurait gagné en force à se centrer sur le personnage du père (excellent Francesco Scianna) dont l'idéalisme trop souvent déçu aurait ainsi pu être opposé avec plus de vigueur à la tendresse de sa vie de famille et à l'amour solidaire de son fils. Au lieu du grand poème d'amour escompté, **Baarià** laisse le spectateur avec des fragments de vers, à la fois beaux et frustrants. Il y a, comme nous le disions, des critiques qui font mal. Mal à écrire...

Anne-Christine Loranger

Howl

En octobre 1955, dans la galerie d'art Six, à San Francisco, Allen Ginsberg organise, à la demande des propriétaires, une soirée de poésie. Il y lit pour la première fois en public le poème «Howl», ce qui cause un retentissement énorme et amène l'éditeur Lawrence Ferlinghetti à lui proposer de le publier. Saisi par la police, le livre sera accusé d'obscénité. Déjà célèbres pour leurs documentaires historiques majeurs **The Celluloid Closet** et **The Times of Harvey Milk**, Rob Epstein et Jeffrey Friedman tentent ici de reconstituer la soirée et le procès qui s'ensuivit. Tout d'abord, il est étonnant que seul Allen Ginsberg, parmi les membres de la *Beat Generation*, ait droit au chapitre. Même Lawrence Ferlinghetti, qui fut accusé comme éditeur, reste muet dans cette reconstitution du procès. C'est donc la vision seule de Ginsberg que privilégient les scénaristes et réalisateurs. James Franco se donne corps et âme dans cette incarnation du poète, à la fois comme interviewé, dans des scènes où il explique les motivations qui sous-tendent son œuvre, et lors de la performance dans un endroit enfumé et exigü.

L'animation qui accompagne la lecture dudit poème est trop illustrative par certains aspects, spécialement dans sa référence au Moloch du **Metropolis** de Fritz Lang, et donc plutôt redondante. Un emploi d'images d'archives de l'époque Eisenhower aurait pu tout aussi bien servir d'accompagnement visuel à ce poème, dont il existe d'ailleurs plusieurs versions de lecture par l'auteur même sur Internet. Le volet du procès constitue la meilleure partie de ce film bancal tant par la permanence des questions qu'il pose sur la relation entre la justice et l'art et la place de l'analyse littéraire dans ce contexte. Cela donne lieu à de savoureux échanges mis en scène avec doigté et interprétés avec talent par quelques-uns des acteurs habituels du cinéma d'art et d'essai américain. Ce moment charnière de l'évolution intellectuelle américaine récente aurait donc mérité un meilleur hommage. **S**

Luc Chaput